

Le Crucifié embrassant saint Bernard

UNE RELECTURE DE LA SCÈNE

Dans la Règle de saint Benoît, le premier dimanche de Novembre marquait l'entrée dans la saison hivernale, entraînant un changement dans l'horaire de la journée et la lecture de passages bibliques plus longs aux vigiles nocturnes, qui, ce dimanche, se caractérisaient par la proclamation d'une nouvelle « histoire », c'est-à-dire d'un nouveau livre de la Bible. Selon les coutumes cisterciennes, tout ceci était précédé par un long répons aux premières vêpres.

« J'ai vu le Seigneur siégeant sur un trône haut et élevé ; et toute la terre était pleine de sa gloire », avaient chanté les moines dans la liturgie des vêpres. Bernard commente :

Grand spectacle, mes frères, et heureux les yeux qui l'ont vu ! Qui ne mettrait tout son désir, toute sa convoitise, à contempler la splendeur d'une pareille gloire ? [...]. Bien des fois et de bien des manières, les prophètes l'ont vu. [...] Isaïe affirme l'avoir vu tantôt sur un trône élevé, tantôt au contraire non seulement au-dessous des anges ou au milieu des hommes, mais semblable à un lépreux¹ ; non seulement dans la chair, mais dans une chair pareille à celle du péché².

Contempler Dieu est certainement le but de la vie du moine, il est venu au monastère poussé par ce désir ; mais sa vie est souvent faite d'humiliations et de souffrance. L'abbé de Clairvaux le sait bien, c'est pour cela qu'en parlant de la « vision » de Dieu il joue sans cesse sur la dialectique « maintenant / plus tard ».

Oui, tu le verras, dit saint Bernard, tu le verras avec tes yeux, avec ces yeux consumés par les pleurs, avec tes yeux obscurcis dans l'attente

¹ Cf. Is 53, 4 selon la Vulgate : *Non est species ei neque decor et vidimus eum... et nos putavimus eum quasi leprosum.*

² BERNARD DE CLAIRVAUX, *NovI* 1, 1-2.

du Sauveur, avec ces mêmes yeux qui n'ont peut-être pas la force de regarder vers le haut³.

Mais cette vision n'est pas pour le moment présent. Pour le moment, les yeux faibles de l'homme ne peuvent pas poser leur regard sur le visage glorieux du Christ, car voir l'Époux à visage découvert, le voir « tel qu'il est », veut dire avoir été transformé à la ressemblance de l'Objet de notre contemplation. Pour Bernard, une parfaite vision implique aussi une parfaite conformité. La vision du Christ glorieux est donc réservée à la vie future, quand, « à visage découvert, reflétant comme à travers un miroir la gloire du Seigneur, nous serons transformés en cette même image » (2 Co 3, 18)⁴. Mais tant que l'homme ne sera pas devenu digne de regarder la gloire de Dieu à visage découvert il ne pourra se glorifier que de l'ignominie de la croix :

Quant à l'âme fidèle, elle désire vivement la présence de Dieu et elle trouve un doux repos dans son souvenir. En attendant de pouvoir contempler face à face la gloire du Seigneur, elle met sa gloire dans l'abjection de la croix⁵.

C'est justement sur le Crucifié que Bernard pose continuellement son regard. Il fixe ce visage désormais privé de splendeur, devenu comme le visage d'un lépreux. Et en contemplant le visage de son Seigneur, « sublime dans le Royaume, mais doux sur la croix⁶ », il exhorte son lecteur : « Si donc tu veux toi aussi voir le Seigneur dans sa gloire, contemple-le d'abord dans son humiliation⁷. »

La tradition iconographique nous a transmis une image de Bernard en prière aux pieds du Crucifié : celui-ci détache ses bras de la croix et les tend vers le saint abbé pour l'embrasser. L'épisode est raconté dans le *Grand Exorde*⁸. Ce dernier n'est pas une simple compilation de légendes, mais les faits miraculeux et les visions racontés, sertis dans la simplicité et la pauvreté des choses quotidiennes, veulent transmettre dans un mode concret et simple cette théologie bernardine

³ *QH* 8, 2.

⁴ *SCt* 31, 2.

⁵ *Dil* 12 : « Cependant l'âme fidèle soupire avec ardeur après la présence et repose avec douceur dans la mémoire ; jusqu'au moment où elle se trouve en état de contempler à visage découvert la gloire de Dieu, elle se glorifie de l'ignominie de la croix. »

⁶ *SCt* 61, 6.

⁷ *Novl* 1, 1.

⁸ CONRAD D'EBERBACH, *Exordium Magnum sive narratio de initio Cisterciensis Ordinis*, Ed. B. Griesser, (*Series Scriptorum S. Ordinis Cisterciensis* II) ; trad. fr. *Le Grand Exorde de Cîteaux*, Turnhout 1998 ; (cité désormais *Grand Exorde*). Conrad d'Eberbach écrit entre la fin du XII^e et le début du XIII^e siècle afin d'inviter ses lecteurs à parcourir les traces des pères, dans la honte du relâchement de leur propre vie et aspirant à une plus grande perfection.

de la vie monastique qui avait suscité tant de ferveur dans les premières générations⁹.

Le récit de l'*Amplexus* porte comme titre : « D'un moine spirituel qui a vu le Crucifié (*imaginem crucis*) embrasser le saint père pendant qu'il était en prière¹⁰. »

Nous avons traduit l'expression *imaginem crucis* par « le Crucifié », car, l'expression *sacra Imago* était un terme technique désignant l'icône médiévale¹¹ et les cisterciens eux-mêmes employaient habituellement le terme *imago* précisément pour indiquer la représentation du Christ sur la Croix. Dans les *Ecclesiastica Officia*, par exemple, à propos des processions, on dit que le diacre porte la croix *sacra imago versa ad conventum*, c'est-à-dire avec l'image du Christ tournée vers la communauté qui suivait. Saint Bernard dans ses *Sermons sur le Cantique*, atteste l'usage de moines qui, dans les temps de prière personnelle, se recueillaient devant la représentation d'une des croix dont était orné non seulement le maître-autel mais aussi ceux des différentes chapelles latérales qui s'ouvraient sur le transept :

L'amour du cœur est en quelque sorte charnel, car il oriente l'affection du cœur humain surtout vers la chair du Christ et vers ce que le Christ a fait ou commandé aux jours de sa chair [...]. Lorsque [celui qui est rempli de cet amour] prie, il voit se dresser devant lui l'image sacrée de l'Homme-Dieu, tantôt naissant, tantôt au sein maternel, tantôt enseignant, tantôt mourant, tantôt ressuscitant ou montant au ciel¹².

Nous savons que dans les églises cisterciennes du XII^e siècle toute représentation sculptée était interdite¹³. Les moines du Nouveau Monastère jugeant que le décorum et la magnificence pour le culte divin étaient incompatibles avec l'austérité de leur vie, avaient établi que « dans la maison de Dieu, rien ne devait rappeler le luxe ou le

⁹ Cf. Michaela PFEIFER, « Quand les moines racontent des histoires... Spiritualité cistercienne dans l'*Exordium Magnum* », *Collectanea Cisterciensia* 65 (2003), p. 34-47. En particulier p. 34-35.

¹⁰ *Grand Exorde*, II, 7. Le « moine spirituel » évoqué par notre texte est l'abbé Menard de l'abbaye de Mores, maison-fille de Clairvaux : il lui a été accordé d'assister au miracle car il est *vir religiosus*, c'est-à-dire un homme de sainte vie.

¹¹ La Bible elle-même se réfère au Christ en ces termes : « *illuminatio Evangelii gloriae Christi, qui est imago Dei* » (2 Co 4, 4) ; « *qui est imago Dei invisibilis* » (Col 1, 5).

¹² *SCt* 20, 6 (traduction *Sources Chrétiennes*). Ce texte fait penser à une croix peinte semblable à celle du Saint-Sépulcre de Pise, où dans les tableaux placés autour de la figure centrale sont représentés des scènes variées.

¹³ « *Sculpturas nusquam, picturas tantum in crucibus* » (*Capitula* 26). Dans les églises cisterciennes on ne trouve pas de maître-autel orné ou sculpté avant le XIII^e siècle.

superflu, ni quoi que ce soit qui pouvait un jour corrompre la pauvreté, librement choisie, gardienne de toutes les vertus¹⁴ ». Pour cette raison, l'unique ornement admis dans l'église ne pouvait être que la croix, laquelle était habituellement placée derrière le maître-autel¹⁵ et devait être de dimension telle qu'elle pouvait être utilisée pour les processions¹⁶. Les fondateurs de Cîteaux avaient entre autres décidé que les croix ne seraient pas faites d'or ou d'argent, mais seulement « de bois peint » (*coloribus depictas*)¹⁷. Cette expression signifie que les croix n'étaient pas nues ni simplement vernies, mais que pouvait y être peinte l'image du Crucifié¹⁸. Il s'agissait là d'une nouveauté, car alors l'image du Crucifié n'était pas encore très répandue dans les églises, elle ne le serait que plus tard, essentiellement grâce à saint François d'Assise¹⁹. La croix était jusqu'alors conçue comme un symbole triomphant, c'était un bijou orné – comme celle que fit réaliser Suger à Saint Denis – et elle ne comportait pas la face de Jésus. Toutefois, à partir du XII^e siècle l'habitude s'était instaurée de peindre des croix de bois au centre desquelles campait le Christ et les représentations les plus anciennes étaient celles du Christ triomphant, vainqueur de la mort : nu et blessé, mais avec les yeux ouverts²⁰.

Ces données nous permettent de mieux comprendre maintenant le texte du *Grand Exorde* :

Je connais un homme qui trouva un jour le bienheureux abbé Bernard priant seul à l'église. Il était prosterné au pied de l'autel (*cum prostratus esset ante altare*) ; on voyait là une croix portant le Crucifié posée devant lui sur le pavement (*crux cum suo crucifixo super pavementum posita*), et le saint l'adorait et la baisait avec ferveur

¹⁴ *Exordium Parvum*, 17.

¹⁵ « *Crux quae est retro altare* » (*Ecclesiastica Officia* 15, 54). À l'origine, le maître-autel des églises cisterciennes était constitué d'une simple table de pierre ou de marbre soutenue par des colonnes.

¹⁶ Cf. Chapitre Général de 1157, 15 in J. M. CANIVEZ, *op. cit.*, t. I, p. 61.

¹⁷ *Exordium Parvum*, 17. Cf. *Exordium Cistercii* et *Summa Cartae Caritatis* c. 26.

¹⁸ Cf. A. LOUF, « *Fue san Bernardo un iconoclasta ?* », in *Actas. Congreso Internacional sobre San Bernardo e o Cister en Galicia e Portugal*. 17-20 outubro 1991, Ourense 1992, vol. II, p. 1011-1014.

¹⁹ Cf. F. CARDINI, *Francisco d'Assisi*, Milan 1989, p. 84-85.

²⁰ Nous pouvons nous en faire une idée en pensant à la célèbre croix du Saint-Sépulcre de Pise, désormais conservée au Musée Municipale San Matteo, qui d'après les études la concernant semble datée de la seconde moitié du XII^e siècle, ou celle conservée dans l'église Bénédictine de Rosano (Florence), datant elle aussi de la même époque. Nous ne devons pas pour autant oublier que l'art roman aimait surtout souligner l'aspect de la royauté du Christ, comme nous l'enseignent les sculptures des portails des cathédrales sur lesquels le Christ en majesté siège sur le trône de la justice. Ce n'est que plus tard qu'apparaîtront les premières représentations du Christ souffrant, *Christus patiens*, le visage incliné et les yeux fermés.

(*adorabat et deosculabatur*). Or cette divine majesté, ayant détaché ses bras de la croix, semblait étreindre le serviteur de Dieu et le serrer sur son cœur²¹.

Je voudrais souligner certains détails de la narration qui peuvent nous aider dans la compréhension du texte. On dit tout d'abord que le saint était « prosterné devant le maître-autel » (*prostratus esset ante altare*) quand lui apparut une croix avec son crucifié : il n'est donc pas debout ou à genoux comme on le représente pourtant si souvent. La croix elle-même n'était pas placée sur le maître-autel, comme c'était habituel dans les églises cisterciennes, au contraire elle était « posée devant lui sur le pavement » (*super pavementum posita*). Il est dit ensuite que Bernard « l'adorait et la baisait avec ferveur » quand le Christ, détachant ses mains de la croix, l'embrassa.

Nous pouvons remarquer une chose étrange. Conrad nous dit que Bernard était à l'église, seul, en prière ; mais les détails que je viens de souligner laissent transparaître, à travers cet épisode, la liturgie du Vendredi Saint, la *Parasceve*²² – laquelle nous a été transmise par les antiques *Consuetudines* cisterciennes – qui nous aide à percevoir la trame théologique qui soutient le texte et nous permet d'aller au-delà de l'événement pour en saisir, comme en filigrane, le sens profond.

La liturgie du Vendredi Saint était fortement marquée par la théologie de la Passion selon saint Jean qui invite à reconnaître dans le Crucifié le Seigneur de la gloire révélant sa majesté et sa puissance par le trophée de la croix. Les textes liturgiques de ce jour solennel présentent en fait la croix comme l'arbre sur lequel le Christ a triomphé²³ et encore comme le *trophaeum* sur lequel le Sauveur du monde immolé est vainqueur²⁴. C'est pourquoi nous pensons que c'est sous ces traits que devait apparaître l'image du Christ dans cette représentation.

La liturgie du Vendredi Saint qui se déroulait après l'office de None se trouve décrite en détail dans les *Ecclesiastica officia* du XII^e siècle. Après le chant de la Passion, suivi des oraisons solennelles, le sacristain devait étendre sur le dallage du presbytère, devant le

²¹ *Grand Exorde*, p. 70-71.

²² La suggestion de rapprocher le texte du *Grand Exorde* et la description de la liturgie du Vendredi Saint rapportée par les *Ecclesiastica Officia* (c. 22 « *De Parasceve* »), m'est venue du P. Chrysogone Waddell, moine de Gethsémani (USA). Le terme *Parasceve*, qui provient de la Vulgate (Jn 19), désigne dans la liturgie de l'époque le Vendredi Saint.

²³ Cf. l'antienne pour la liturgie du Vendredi Saint : « *Super omnia ligna cedrorum.* »

²⁴ Cf. l'hymne *Vexilla Regis* qui était chantée pendant l'adoration de la Croix.

Maître-autel (*ante altare*), un drap grossier, sur lequel on posait la croix pour l'adorer (*ubi crux est adoranda*). Alors, l'abbé, et après lui l'ensemble des moines, deux par deux, se prosternaient dans le presbytère pour adorer et embrasser la croix (*crucem adorent et osculentur*)²⁵. Au terme du rite, il était prévu que la croix serait alors remise à sa place sur l'autel. Cela signifie que la croix utilisée en cette liturgie était celle de l'autel, c'est-à-dire, une croix de bois, peinte, portant la *Sacra imago* du Crucifié.

Tous ces détails permettent donc de situer le « miracle » rapporté par Conrad un Vendredi Saint, durant la liturgie de l'adoration de la Croix. Pendant que le saint abbé, prosterné dans le presbytère, accomplissait ce geste d'adoration et embrassait avec dévotion le crucifié, *ipsa maiestas*, dit le texte, « sa majesté elle-même », ayant détaché ses mains des extrémités de la croix, embrasse Bernard et le serre contre son cœur transpercé. Pour comprendre le sens profond de l'événement, il est utile de s'arrêter brièvement sur ce terme de *maiestas* qui, dans les anciennes bibles latines, traduisait très fréquemment le terme grec *doxa* (gloire)²⁶. L'expression latine *ipsa maiestas* désigne donc le Christ glorieux, le Seigneur, dans la puissance de sa gloire qui, avec le geste extrêmement significatif de l'étreinte, introduit mystiquement Bernard dans son mystère pascal : mystère de mort et de vie, de vie à travers la mort, de gloire à travers l'humiliation. Dans ce Mystère est contenu le sens de la vie monastique, comme Bernard l'a expliqué tant de fois à ses moines. Car c'est seulement par la voie de l'humilité qui nous conforme au Christ humilié et obéissant jusqu'à la mort, que peut naître en nous l'homme nouveau.

Dans tous les écrits de Bernard, il est facile de percevoir l'écho de cette expérience mystique, qui certainement pénétra en profondeur dans le cœur du saint abbé. En voici quelques exemples.

Dans les dernières années de sa vie, commentant le verset du Cantique des Cantiques : « Sa main gauche est sous ma tête, et sa droite m'étreindra », Bernard s'exclame :

²⁵ *Ecclesiastica Officia* xxii, 18, *De Parasceve*.

²⁶ Quand les anciennes versions latines devaient traduire le terme *doxa* reçu de la Septante, on trouvait d'abord les mots *maiestas* (surtout dans les versions européennes) et *claritas* (dans les versions africaines), tous deux supplantés par le terme *gloria* qui déjà dans l'usage profane était la traduction la plus courante de *doxa*. Dans la Vulgate, *maiestas* s'emploie surtout dans les théophanies de l'Ancien Testament (Cf. Ex 40, 33 ; Nb 14, 22 ; Dt 5, 24 ; Is 2, 19) ou dans les textes néotestamentaires de perspectives eschatologiques comme Mt 19, 28 : *Cum sederit Filius hominis in sede maiestatis suae* ; (cf. Mt 25, 31 ; Lc 9, 26) ; ou le récit de la Transfiguration en Lc 9, 2 : *Viderunt maiestatem eius*.

De l'un de ses bras il soutient la tête de l'épouse défaillante, et de l'autre il s'apprête à l'embrasser (*ad amplexandum*) pour la serrer tout contre soi. Heureuse l'âme appuyée sur la poitrine du Christ et qui repose entre les bras du Verbe ! Sa main gauche est sous ma tête, et sa droite m'étreindra²⁷.

Ces quelques paroles renferment le secret de la vie de Bernard et son enseignement pour nous, la voie qu'il continue de nous montrer : « Si toi aussi, tu désires le voir dans la gloire, cherche d'abord à voir Jésus dans son humiliation. » Tel doit être dès maintenant l'objet de notre méditation et de notre désir. L'âme fidèle en effet aspire à sa présence et repose suavement dans le souvenir. Et tant qu'elle n'est pas devenue digne de regarder la gloire de Dieu à visage découvert, elle se glorifie de l'ignominie de la croix²⁸ :

Toute notre méditation se résume dans le Christ, et le Christ crucifié (1 Co 2, 2). Plaçons-le comme un sceau sur notre cœur, comme un sceau sur notre bras (Ct 8, 6). Ouvrons-lui pour ainsi dire les bras d'un amour qui réponde au sien (*ipsum amplectamur brachiis quibusdam vicariae dilectionis*), et suivons-le par l'empressement humble et attentif de notre manière de vivre. Tel est le chemin au terme duquel il va se montrer lui-même à nous dans sa réalité même, lui, le salut de Dieu : il ne sera pas alors sans éclat ni beauté, mais il apparaîtra dans un resplendissement si grand que sa gloire remplira la terre entière²⁹.

Via Iacopo Menocchio, 26
I – 27 100 PAVIA (PV)
ant.montanari@libero.it

Antonio MONTANARI, ocsso

²⁷ *SCt* 51, 5.

²⁸ Cf. *Dil* 12.

²⁹ *Nov1*, 2 (traduction de Pierre-Yves EMERY, dans *Les Sermons pour l'année*).